

PC

3627

L26

1934

A. L.

CASTOR NOUS REVIENT

ou

Entretiens du Père Jean Nault.

Combattre la manie de changer son
nom, c'est faire de la refrancisation.

Fascicule No 2



LA PAROLE
Drummondville, P. Q.
1934

A. L.

CASTOR NOUS REVIENT

ou

Entretiens du Père Jean Nault.

Combattre la manie de changer son
nom, c'est faire de la refrancisation.

Fascicule No 2



LA PAROLE
Drummondville, P. Q.
1934

DU MÊME AUTEUR:

No 1—*Propos d'un Castor.*

No 2—*Castor nous revient.*

EN PRÉPARATION:

No 3—*Castor et les Colombus.*

PC

3627

L26

19311

QUELLE MANIE!

(Reproduit de la « Presse », janvier 1934)

On a toujours admiré avec raison l'énergie que déploient nos frères des Etats-Unis pour maintenir les institutions qui favorisent leur vie nationale et pour garder autant que possible leur langue maternelle intacte. Ils ont à faire face à de rudes difficultés et l'indifférence, l'apathie, la lâcheté, disons aussi la bêtise ne sont pas parmi les moindres à surmonter. Et cela se comprend, chez nous, d'autant plus facilement que nous avons, dans notre pays français de Québec, à affronter les mêmes obstacles dressés par les nôtres. Pourquoi présentement être dans l'obligation d'organiser une campagne en faveur de la « re-francisation » de notre province? Nous avons assurément beaucoup plus raison de nous étonner de cette obligation que de nous scandaliser parfois de certaines faiblesses bien naturelles dans le travail de survivance des nôtres aux Etats-Unis.

Mais dans l'un et l'autre cas, il y aurait à signaler des cas fort amusants s'ils n'étaient pas si tristes. En même temps que nous menons à Québec cette campagne en faveur du bilinguisme des enseignes commerciales dans les villes, et pour des noms français à appliquer aux hôtels de campagne, un vaillant journal franco-américain a entrepris la guerre contre les Canadiens à noms français, qui ont le triste courage de traduire en anglais le nom qu'ils portent et qui est celui de leurs ancêtres, ce qui a toujours

produit, comme on l'a constaté, un résultat assez cocasse et dont on s'amuse comme des petites histoires grivoises que l'on se conte en petits comités.

Il y a de quoi rire, en effet. Il faut avoir le demi-quart d'un semblant de cinquantième de soupçon d'intelligence pour s'accommoder du résultat où l'on arrive dans ces traductions de noms français en noms anglais et que l'on semble pourtant porter assez allègrement. Le journal dont nous parlons et qui est le *Travailleur*, de Worcester, en cite quelques exemples typiques et que nous croyons amusant de reproduire, ne serait-ce que pour la confusion de leurs auteurs.

Que dire de cette famille Therrien qui aurait dû se traduire au moins par « Farmer » mais qui a choisi le nom de « Pharmer », non seulement pour « dérouter toutes recherches mais encore pour nous laisser supposer qu'on a perdu toute idée de retour sur une ferme » ?

Et voici, dans le voisinage, la famille Têtu qui est devenue la famille « Stronghead ». Plus loin, nous rencontrons la famille « Buckwheat » dont les ancêtres à Québec étaient des Sarrazin, ce qui doit faire soulever dans leur tombe les mânes du bon Dr Michel Sarrazin qui nous a valu notre sucre et notre sirop d'érable.

Et sait-on comment s'appelle à présent, aux Etats-Unis, la famille Bourbeau, partie de chez nous voilà quelques années ? « Burbank » et, dans le voisinage, il y a d'anciens Laframboise qui sont devenus des « Berry » et ce sont probablement d'anciens « bluets. »

Tiens, voici cet excellent Toussaint Tousignant, un nom bien « canayen », qui s'appelle maintenant « Allsaint Coughin ». Il y a mieux : au Canada, Mlle Marguerite Rossignol aurait eu le plaisir de rencontrer M. Nestor Toupin, mais la rencontre ayant eu lieu aux Etats-Unis, c'est « Mr. Goldnest Allpine » qui a fait l'aimable connaissance de « Miss Maggie Nightingale. »

Mais il y a, pas bien loin, un M. Champagne qui vou-

drait bien ne plus porter ce nom dans un pays prohibitionniste. Rien de plus facile que de le changer; et voici comment il s'y est pris. Il a commencé par angliciser la prononciation de son nom et il a dit « Champeigne ». Puis il a traduit: « Champ » par « Field »; puis « peigne » par « comb ». Ensuite il a changé de place les deux membres du mot et a obtenu comme résultat de cette opération: « Combfield ». Pas plus malin que ça.

Il y aurait encore à mentionner les Trudeau qui sont devenus des « Waterhole », les Boileau devenus « Drinkwater » et M. Zéphir Beauchemin qui s'appelle maintenant « Sweetbreeze Macadam ».

Non, vrai, il faut que, dans certaines âmes, l'esprit national soit devenu fort goîtreux pour que des farces aussi énormes soient exécutées à la satisfaction de leurs auteurs...

SAINTE-FOY.

P. S.—Je remercie Sainte-Foy, de la *Presse*, d'avoir ajouté un nouveau fleuron à ma couronne de noms baroques. J'avais déjà, dans mon répertoire, Niçaise Beauchemin, (*Nicass Sunnyroad*), mais *Sweetbreeze Macadam*, jamais, oh! grand jamais, je n'avais lu pareille énormité.

A.-L. CASTOR.

PETITS EXTRAITS DE JOURNAUX QUI PORTENT A LA REFLEXION.

Que de vieilles familles dites aujourd'hui *yankees* n'eurent pas pour ancêtre un de ces nombreux Français qui participèrent à l'établissement de la république américaine?

En veut-on une autre preuve? C'est le *Messenger* de Lewiston qui nous la donne :

« Parmi ceux qui nous ont honorés et qui sont de même extraction que nous, mentionnons les Garrigues devenus les Garrick, les Ballou, les Devereux, les Molyneaux, les Frémont, les Roquefeuille (Rockefeller), les Bayard qui fournirent aux Etats-Unis trois sénateurs fédéraux, les Dupont de Nemours, célèbres fabricants de poudre qui ont donné un officier général à la marine américaine, les Douai, devenus Dewey, famille à laquelle appartenait le glorieux vainqueur de Manille, les Dupuis, devenus Depew et illustrés par un grand homme d'Etat, les Leblanc qui nous ont donné un juge-en-chef connu sous le nom de White, les Cabots, les Bonaparte, neveux du grand empereur, qui ont fourni à notre gouvernement national un membre éminent dans la personne de Charles Bonaparte, procureur-général puis ministre de la Justice, les Beauregard et les Trobriant, dont deux descendants devinrent maiors-généraux dans nos armées durant la guerre de sé-

Et combien d'autres ne pourrions-nous pas encore citer? Oh, *gloires de nos origines*, combien peu connues êtes-vous!...

P. S.—Gloires enveloppées dans un épais brouillard de malheureuses défections, car la plupart de ces beaux noms français ont sombré pitoyablement dans le moulage américain, dû au fait, à n'en point douter, de l'insouciance de ceux qui les portaient.

A.-L. CASTOR.

Le directeur de l'*Évangéline*, de Moncton, N.-B., constate que la manie des noms anglicisés disparaît en Nouvelle-Angleterre. Personne ne s'en réjouira plus que nous. On n'oublie pas sans doute la guerre acharnée que nous lui faisons sans relâche depuis la fondation du journal. L'on comprendra pourquoi les observations suivantes du confrère acadien nous ont causé une joie toute particulière :

« Il a été un temps, on le sait, où nombre de nos compatriotes croyaient faire acte de haute intelligence en traduisant leurs noms en anglais. Cette manie qui sévissait surtout dans les États de la Nouvelle-Angleterre, au temps de l'émigration, tend maintenant à disparaître, mais elle n'en a pas moins laissé des traces dans les noms des descendants de Canadiens et d'Acadiens authentiques. Dans la dernière livraison du *Bulletin des Recherches Historiques*, M. Pierre-Georges Roy cite quelques-uns de ces noms transformés qu'il emprunte à l'*Histoire des Franco-Américains de Southbridge, Massachusetts*, par M. Félix Gati-neau.

« Il y a de ces transformations qui sont de véritables trouvailles en fait de ridicule et de grotesque. On ne s'étonne pas outre mesure d'un Roy devenu King ou d'un Petit mué en Little. Mais un Bourassa qui se métamorphose en Burrows, un Balthazar en Martin, un Taupieds en Toe Foot, un Lemoine en Top, un Hêtu en Lichu, voilà des transformations qui sont d'une idiotie achevée. Disons ce-

pendant, à la décharge de nos compatriotes dont les descendants portent jusqu'aujourd'hui ces désignations fantaisistes, que dans nombre de cas la faute ne doit pas retomber sur eux. Ils ont été bien souvent victimes de fonctionnaires publics ignorants. Ceux-ci, ne connaissant rien du français, reconstituaient par oreille ou traduisaient en anglais les noms qu'ils avaient à enregistrer dans les documents officiels.

« On peut imaginer la conversation :

—What's your name?

—Guillaume Sarrasin?

—Sarrasin? What's that?

—Sarrasin — Buckwheat.

—Ah! Buckheat. That's better.

« Et derechef notre émigré devenait Buckwheat. Mais par quel effort d'imagination est-on arrivé à constituer les Burrows, les Corey, les Shaw, les Dermott et autres du même genre? Mystère!

« En tous les cas, ce qu'il est agréable de constater, c'est que la manie tend à disparaître, qu'elle est, en fait, pratiquement disparue, aussi bien en Nouvelle-Angleterre que chez nous, en Acadie, où elle a connu quelques années de popularité.

« Il faut s'en réjouir! »

Cependant, il ne faut pas relâcher notre vigilance. On n'a qu'à regarder un peu autour de soi, pour se rendre compte que le nombre de ceux qui changent et anglicisent leur nom de famille est encore trop grand.

Et puis, si la province de Québec réussit à ce refranciser, l'avenir est à nous.

P. S.—La plupart de ces écrits ayant paru dans le vaillant journal le *Travailleur*, de Worcester, Mass., j'y réfère le lecteur pour chaque allusion.

CASTOR NOUS REVIENT

I

J'avais promis à mes amis de les tenir au courant de l'idée qui m'était venue d'écrire un *Dictionnaire des Dégénérés Néologiques* et voici où j'en suis rendu. Je suis allé consulter le père Jean Nault d'abord, qui m'a écouté silencieusement, mais je n'ai pas été lent à m'apercevoir que sa figure se contractait souvent et qu'il frémissait tout le temps que je lui exposai mon projet. Quelle ne fut pas ma surprise, après que j'eus fini, d'entendre le père Jean me dérouler tout son répertoire de jurons et même en inventer de nouveaux que je n'avais jamais entendus auparavant. A brûle-pourpoint, il m'apostropha :

—Mon cher Castor, dis-moi donc, où as-tu été pêcher cette idée? Cela n'a pas de sens commun! Ne sais-tu pas que c'est déjà trop s'abaisser que de s'occuper de ces vermines?

—Mais il me semble...

—Il n'y a pas *d'il me semble!* Le nombre connu des renégats est déjà trop considérable sans chercher à l'augmenter; qu'est-ce que cela nous vaudrait aux yeux des races étrangères? Un peuple sans principes, sans soucis, sans honneur!

—Mais, Monsieur Nault, je croyais atteindre coup double: horrifier les nôtres sur nos pertes et en même temps démontrer aux Américains...

—Les Américains? Ils sont quelquefois comme ces anciens rois. Ils aiment à avoir des bouffons, non pas pour

avoir des mots d'esprit, mais pour les faire travailler à édifier leur fortune et c'est chez les fourbes qu'ils méprisent, qu'ils vont chercher leurs valets, leurs hommes à tout faire, et voilà! Voyez leurs romanciers, leurs théâtres, n'est-ce pas de ces faquins qu'ils mettent en scène pour notre honte et notre abaissement? Fouettez nos lâcheurs par l'ironie, le mépris, tout, excepté le *Dictionnaire des Dégénérés Néologiques*.

Je m'en suis revenu tout décontenancé de cette première rebuffade. Venant du père Jean Nault, cela me portait à réfléchir énormément, d'autant plus que j'avais écrit à un ami de Québec, et voici la lettre que je viens de recevoir :

« Mon cher Castor,

« Je suis étonné de la demande que tu viens de m'adresser. J'ai bien su m'occuper et publier une brochure sur les *amulettes et devinettes*, une autre sur les *sobriquets* dont on affublait les gens de chez nous et voici le dernier en date :

« C'est un homme âgé qui, lorsqu'il était enfant, avait eu l'idée d'enfermer un chat dans un fourneau chauffé à blanc. Les cris lamentables de l'animal attirèrent l'attention d'une vieille tante (de l'enfant) qui s'empressa de venir délivrer le chat de sa prison. En ouvrant la porte, le chat, qui était chauffé et surchauffé, s'élance en deux bonds, passe à travers une porte vitrée et disparaît pour ne jamais plus revenir. L'enfant fut baptisé *chaton* et, devenu homme, il porte encore le nom de *chaton*.

« Voilà les petites misères dont je me suis occupé. Quant aux détraqués, il m'arrive d'en rencontrer comme ce type qui m'arrivait, il y a quelques jours. Il s'agissait d'un héritage qui devait lui venir de France. Il appartenait à la haute noblesse, son premier ancêtre connu était Charles Martel, le grand vainqueur des Sarrasins. Puis il a un oncle du nom de Charlemagne, un cousin du nom de Pépin, sa mère était une Lecomte, et, enfin, son père était bâti sur

le chemin du roi. Comme tu vois, tout concourt à tenir cet être, à court d'intelligence, dans le faux espoir de pouvoir hériter un jour. Mais, si je te cite ce fait, ce n'est point dans le but de m'amuser. Au contraire, quand j'en rencontre quelquefois de ceux-là sur mon chemin, j'ai le coeur navré de pitié. Pauvres déshérités, victimes des incidents qui se produisent dans cette vie d'affliction! Pour ce qui est des maniaques et des déséquilibrés qui changent leurs noms, toute la commisération que j'en éprouve se borne à t'avouer que tu mets la main à une pâte d'ingrédients qui a déjà trop pris odeur et couleur de vert d'*Hibernie*. Tout ce ramassis de chancreux n'ont seulement pas eu la satisfaction de la possession passagère des trente deniers d'un Judas. Enfin, pour finir, mon dernier mot: c'est que je ne puis approuver le travail que tu projettes.

Sincèrement,

Ton ami, M. M.....

Québec, Canada. »

Pour une deuxième rebuffade, c'en était une sucrée, comme on dit, et je commence à croire que mon idée *luminieuse* de dictionnaire va disparaître dans une nuée, emportée par la bourrasque. Il va donc falloir autre chose pour contenter ma satisfaction d'égratigner ceux qui changent leurs noms.

Et les désapprobations se succèdent. Je reçois à l'instant une autre lettre d'un ami de Montréal, qui me dit:

« J'accuse réception de ta lettre où tu me demandes conseil à propos de publier un dictionnaire dont je comprends trop bien la portée. Il vient justement de m'arriver un triste contretemps à ce sujet et le voici: J'avais un frère, parti pour l'Ouest depuis plusieurs années, qui nous est arrivé *subito* la semaine dernière, sans qu'on s'y attendât. Il

venait passer les Fêtes avec nous. Il est marié à une Irlandaise, n'a pas d'enfant et il a troqué son nom de Noël Boulanger pour celui de *Christmas Baker*. Tu peux croire que la réception a été plutôt *cassante*. Comment, lui ai-je dit, tu viens passer avec nous la Noël qui est aussi l'anniversaire de ta naissance, et le mieux que tu as à nous offrir c'est un *Christmas Baker*? Un frère qui renie sa famille, sa race, n'a pas droit à ma maison. Le scandale a assez duré! La porte est là; sors! J'ai entendu son Irlandaise marmotter: « Frenchman »... et autres mots chatouilleux, mais de cette pimbêche je n'en pris goutte et j'ai crié à mon frère en partance: Si tu t'amendes d'ici au Jour de l'An tu reviendras et nous ferons l'accord. Je ne l'espérais pas, car il est perdu pour nous; il ne lui manquera plus, à sa mort, qu'une épitaphe de *K. of C.* Tu comprends dans quel état d'esprit je suis et ton *Dictionnaire des Dégénérés*, je n'y jetterai jamais les yeux, ni même en aiderai la diffusion. Je suis déjà assez affecté par ce qui se passe dans ma famille sans scruter davantage cette plaie hideuse qui ronge notre nationalité.

Ton ami,

Léon BOULANGER. »

Je dois me rendre à l'évidence qu'en fin de compte ce dictionnaire ne vaudra pas la matière des *bobos* qu'il pourrait dénoncer. Pauvre moi, j'étais en frais d'en commettre une *supérieure!*...

II

Comme il est dit dans la chanson: « Adieu amis, mes chers dindons », adieu mon dictionnaire aussi, car je me range de l'avis d'amis sincères, bons conseillers, et, comme eux, je trouve que l'oeuvre ne vaut pas la corde des traîtres à pendre. Il y a encore d'autres amis auxquels j'ai demandé conseil, entre autres l'abbé Etienne Blanchard, l'auteur de *En garde, Le bon parler, 2000 mots par l'image* et autres ouvrages pratiques qu'il a écrits pour la régénération du bon langage chez les Canadiens français. Ce travailleur infatigable mérite l'admiration et la reconnaissance de tous ses compatriotes pour l'oeuvre si éminemment utile qu'il a édifiée. Si sa réponse se fait attendre, je crois en comprendre la cause: c'est qu'il ne trouve pas grand remède pour nous soulager de ces traîtres à eux-mêmes et à leur race. Mais j'aurais bien aimé quand même avoir son avis sur les *brocanteurs* de noms et comment les Lapierre, les Larocque, les Desroches, les Desrochers et j'ajouterai les Cailloux, au cas où il y en aurait, peuvent tous se traduire sous un seul vocable: *Stone!*

Il y a, en anglais la phrase: « Solid as a rock ». Serait-ce parce que tous ces lâcheurs n'ont pas la solidité voulu pour se jucher sur un meilleur piédestal?

Comment les Lamoureux, les Lajoie et les Belhumeur ont-ils pu tourner en *Lovejoy*? Il doit y avoir eu compromis: l'amour de l'un, le sourire de celui-ci, la joie de l'autre font le délice des trois. Grand bien leur fasse! Comment les

Vachon et les Caouette peuvent-ils se muer en Cowen et Cowitt? C'est-à-dire *vaches* d'un bout et *tocsons* de l'autre. Comment Cardin peut-il faire *Townclock*? quand même il changerait son r de place. Par quel tour de force Lafrenière peut-il faire *Smith*? Paquet, *Perkins*? Celui-ci ne ferait-il pas mieux de traduire *Bundle*? Boucher ne veut pas de *Butcher*, il préfère *Bushey*; c'est plus près de Boche et ça conserve l'apparence féroce et brutal. Marcotte a traduit en *Chilcott*. Oh *mé*, oh *mé*! Il avait juste assez de jugement pour remplacer le T par un L. S'il eut fallu que, par distraction, il eut mis un R après C, son nouveau nom américain aurait fourni un fameux bouquet à la nation et il serait certainement tombé dans les grands prix. Ouf! j'arrête, car j'étouffe, et c'est ici que je me rends compte de l'inutilité de la tâche de compiler un dictionnaire de ces *brasseurs escargots*.

Il y a d'autres considérations à faire qui peuvent être aussi *bebêtes*. Parlons-en pour faire diversion. En voici une bonne qui a déjà été dite, mais on peut la redire.

Un Français converse avec un Anglais.

—Moi, dit le Français, si je n'étais Français, je voudrais être Anglais.

—Et moi, rétorque l'Anglais, si je n'étais Anglais, je voudrais être Anglais.

Quelle belle réponse de fierté raciale! Et voyez-vous la binette du Français qui croyait faire de l'esprit parisien? Il a dû dire comme dans la chanson:

« Et moi j'pendais la lippe. »

On a rapporté qu'à la reddition de Yorktown, après la victoire finale de l'indépendance, Washington aurait dit à Lafayette: « Mon cher Lafayette, cette victoire qui consacre l'indépendance des Etats-Unis, nous la devons à vous et vos vaillantes troupes françaises. Cette dette d'honneur et de sang versé ne peut se payer avec de l'argent. Demandez tout ce que vous voudrez, même la reconnaissance de la langue française comme langue of-

ficielle de ce grand pays et on vous l'accordera. » Je n'ai jamais pu savoir si Lafayette avait accepté cette offre ou même s'il avait demandé quelque faveur... Il ne faut pas oublier qu'on était alors dans les transports de la joie délirante qui régnait dans tout le pays. Aussi est-il difficile de dire si Lafayette prit Washington au mot. Une chose certaine, c'est que le gros des fanatiques haineux et féroces à soif de sang et de tout ce qui était français, avait traversé la ligne 45ème, après la proclamation de l'indépendance, tandis que les groupes de différentes nationalités qui ont formé la nation américaine ont toujours, dans la suite, accordé un chaleureux accueil aux descendants de sang français. Les vieux se rappellent encore l'affectueuse réception faite à ces immigrants canadiens-français chassés du Canada par la faim et la misère, et qui déferlaient sur les Etats du nord-est.

Quel empressement pour procurer du travail à nos devanciers! Leur amitié ne nous a jamais fait défaut. Concevez-vous notre dénuement, notre pénible situation d'affamés? « Laissez-les partir, c'est la canaille qui s'en va. » Mais cette canaille a vécu et même a contribué sa large part à faire vivre ceux qui sont restés dans la province de Québec. Non seulement l'Américain nous témoignait de l'amitié, nous procurait le travail nécessaire à notre subsistance, mais quand un groupe de Canadiens devenait assez nombreux, on allait même jusqu'à lui donner du terrain pour bâtir son église et de larges sommes d'argent pour ses écoles et ses oeuvres paroissiales.

Et nous, qu'avons-nous donné en retour? De l'ingratitude. Mais je m'explique. Trompés par les rapports et les jérémiades de nos journaux sur la lamentable existence et le soi-disant martyre de la race irlandaise succombant sous la botte d'Albion, nous sommes tombés dans le panneau. Un Américain et un Irlandais se présentaient-ils à une fonction publique quelconque, on votait pour l'Irlandais. Encore aujourd'hui, quoique averti, l'on crie, l'on se lamente,

l'on hurle, mais on mord la main de nos amis, de nos bienfaiteurs, pour appuyer ceux qui nous ont toujours trahis et poignardés dans le dos en tout temps et partout. Il n'y a pas seulement ceux qui changent leurs noms qui sont méprisables, mais aussi ceux qui pactisent avec les gens qui nous poursuivent de leur mépris, de leur haine et ourdissent notre anéantissement comme race. Nous sommes dans la position des troupes françaises à la bataille de Fontenoy : « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais. » Et le cri de cet imbécile, qui faisait assassiner les siens, revenait à dire : « Quand nous serons tous morts nous vous tuerons ! » Et nous, quand nous serons empoisonnés par ceux que nous poussons au timon de l'influence, que ferons-nous ? Pourquoi broyer tout ce noir, me dira-t-on ? C'est bien, arrêtons-nous ici.

Espérons que le temps apportera à notre élément un regain de volonté, d'énergie, de courage et d'espérance en l'avenir des nôtres. Encourageons nos journaux comme les sentinelles des avant-postes. Succès à ces derniers et à tous ceux qui mènent le bon combat !

III

Je m'entretenais l'autre soir avec le père Jean Nault sur l'intérêt qui se dessine dans la plupart de nos journaux et qui s'intensifie de jour en jour à propos de cette campagne sur la régénération du français en tout et partout. Je mentionnais les articles, reproduits par le *Travailleur*, de Sainte-Foye, de Colette, de Larivée, de Poirier et de Rumilly, et qui devaient être un véritable encouragement pour ceux qui ont persévéré, ainsi que pour ceux qui reviennent à l'esprit national.

—Je le redis: on s'inquiète, on s'émeut, on s'informe... peul disait le père Jean, plus ou moins sceptique. Ça sera comme en tout temps, on lit peu ou point nos journaux français. Ceux qui les lisent, — c'est le petit nombre, — n'ont pas aussitôt lu qu'ils oublient. L'on ne s'arrête pas assez à réfléchir, à considérer l'oeuvre nationale en vue, et les sacrifices que nos journalistes s'imposent.

—Dans un journal du Canada, dis-je, il est habituel, et l'on appuie fortement sur ce point, que ce sont les Canadiens émigrés aux Etats-Unis qui changent leurs noms et abandonnent de parler français.

—Sacalard, vacarme et massacre! cria le père Jean dans un sursaut soudain. Cela ne me surprend nullement de la part des journaux de la province de Québec! Ce sont les premiers émigrés de la Province de Québec qui changeaient leurs noms. Encore aujourd'hui, ce sont quatre-vingt pour cent des nouveaux arrivés de Québec qui nous offrent ce

scandaleux spectacle de lèse-nationalité. Allez vous promener à Montréal, vous en rencontrerez, et même dans la vieille cité de Champlain. Mais c'est surtout sur les frontières limitrophes entre Québec et Ontario et dans les Cantons de l'Est que vous en trouverez des légions: Les Goudreau (*Goudrum*), les Rinfret (*Coldback*), les Blanchette (*Whiting*), les Beaubien (*Osgood*), les Bonneau (*Goodnow*), les Brulé (*Burns*), les Nicole (*Nichols*),... mais n'insistons pas... »

« Un jour, sur le train entre Sherbrooke et Acton Vale, se rencontrent deux anciennes connaissances :

—Ma chère Aglaé, disait l'une d'elle, voilà bien vingt-cinq ans que nous nous sommes vues.

—C'est vrai voilà bien vingt-cinq ans que je suis mariée et que j'ai quitté Saint-C...

—Comment est ton mari et as-tu plusieurs enfants, questionna la première?

—Mon mari est bien et nous avons onze enfants dont voici les plus jeunes, dit-elle en désignant deux fillettes et un jeune garçon assis près d'elle.

—Celle-ci est ta dernière, je suppose?

—Oui.

—Comment se nomme-t-elle?

—Son nom est Suzy et l'autre Anny, celles qui restent à la maison se nomment Mathy et Maggie, et mes garçons par rang d'âge se nomment Freddy, John, Jasper, William, Tony, Patrick et Cruson.

L'ancienne connaissance, surprise au défilé de cette nomenclature de noms anglais, restait la figure congestionnée et ne disait plus rien. Quant à la grosse Aglaé, elle était rebondie comme une paillasse ceinturée par le milieu et sa petite tête émergeait hors de proportion, comparée à la corpulence de sa personne. Et sa figure aurait été passable, n'eût été son nez affilé en trompe de tapir et son menton pointu et retroussé qui lui creusait la bouche comme si celle-ci n'eût jamais été meublée de ratelier, et

son verbe était intarissable. Elle racontait à son amie comment elle en était venu à s'enticher de cette anglomanie, parce que dans le bas du rang demeurait trois familles de race anglaise qu'elle admirait. Pour qu'elle raison? Elle n'aurait pu le dire. Mais chacun aurait pu deviner que sa figure simplexe reflétait la laideur de son âme éclaboussée, atrophiée. Et ce n'était pas tout, écoutez bien la suite :

—La plus âgée de mes filles, Mathy, aura vingt-et-un ans le mois prochain. On s'attend qu'elle va se marier cet automne à un monsieur *Claque* (Clark). Il ne parle point français, mais ma fille à un talent extraordinaire pour retenir ce que lui raconte son amant, si bien qu'elle peut nous répéter tout ce qu'il lui a dit durant la soirée. Je crois que quand ils se marieront qu'ils se comprendront parfaitement bien. Et mon garçon Freddy, âgé de vingt-trois ans, lui aussi doit se marier cet hiver avec une demoiselle *Macouenne* (McOwen). Lui aussi a un bon talent pour l'anglais qu'il s'efforce d'apprendre. Il cause, converse souvent avec sa soeur. C'est drôle et on est toujours surpris des progrès qu'ils font dans leur conversation. Quoiqu'on ne comprenne rien à leur discours, ça à l'air à avoir ben du bon sens.

En ce moment, le conducteur cria l'arrêt du train à la gare prochaine: Saint-C...

—C'est ici que je dois descendre lorsque le train sera arrêté? dit Aglaé au conducteur.

—Oui, madame, ne descendez pas avant que le train arrête.

« Confonde et vengeance! dit le père Jean, j'eus envie de crier au conducteur: demantibulez donc cette vermine hors du train avant qu'il n'arrête afin qu'elle n'aille point empoisonner Saint-C... de son aberration mentale... »

Un jeune garçon, accompagné de sa mère, était entré au magasin et s'était approché du groupe tandis que sa mère faisait l'achat de denrées. Il se mit à rire bruyamment. Sa mère intervint en disant:

—Voyons, Paul, qu'est-ce qui te prend de rire ainsi?

—Maman, dit le gamin, c'est monsieur Nault qui vient de dire une drôle d'histoire qui m'a fait penser à papa quand on était sur notre terre en Canada. Papa appelait le chat *Pussy*, le chien, *Bussler*, le cheval, *Dick*, les petits cochons, *pigs* et ses gros boeufs, *Buck* et *Brock*, (il prononçait *Braque*) et il continua de rire jusqu'à sa sortie du magasin.

Le père Nault, qui suivait des yeux le gamin qui sortait, dit: « C'est bien, petit, ton père avait peut-être ses raisons de nommer ainsi en anglais ses animaux. Mais qu'une mère canadienne-française affuble de noms anglais ses enfants et les pousse complaisamment, avec passion, à l'anglomanie, quelle infecte odeur de moribonde! Pouah!

IV

« Il est bien difficile, disait un soir le père Jean Nault, de trouver une explication au fait que les descendants de ces fougueux patriotes de 1837-38, ces ardents défenseurs de droits lésés, qui n'ont pas craint la prison, l'exil, l'échafaud même, ainsi que le pillage et la dévastation de leurs propriétés, pour défendre une cause sacrée, il est difficile, en vérité, de concevoir, qu'après cinquante ans et plus, les descendants de ces valeureux patriotes aient pu abdiquer toute fierté nationale, abandonner leur langue et mutiler leurs noms français. / Ainsi, *Chauvin-Baldwin*, *Viens-Cummings*, *Routhier-Rookey*, *Dugré-Gray*, *Benoit-Benway*, et la liste peut s'allonger à l'infini. Ce n'est pas tout de constater le fait accompli; il me semble qu'on devrait aussi étudier les causes qui ont amené un si grand nombre des nôtres à tomber dans ce travers insensé. La légèreté, le manque de réflexion ne sont pas les seuls raisons. Il y a tout d'abord l'inlassable malignité de ceux qui eurent à exercer la haute direction spirituelle sur ces dépaysés. Dans certains endroits, où la forte proportion était de race irlandaise et où la haute direction se trouvait entre les mains de gens de cette race, il devait se produire des défections sensibles. Le désastre était particulièrement plus complet dans les petits centres où les nôtres étaient peu nombreux, négligés et méprisés. Et que dire du Vermont et du nord de l'Etat de New York, situés aux portes de la province de Québec, où les descendants de ces patriotes

étaient cependant en nombre et où la haute direction était entre les mains de hauts dignitaires de sang français, les Gabriel, les Goesbriand? Il semble patent que leur gouverne nous a fait défaut. Déchirons le voile et disons-le carrément, ceux-là ne nous ont point donné la pleine mesure d'attention que nous étions en droit d'attendre. Nous sommes maintenant avertis: nous avons assez souffert entre les mains des uns et des autres que nous voulons un peu plus de bienveillance et nous ne voulons plus subir d'humiliations de la part de ceux qui ne nous ont jamais aimés. »

Mais laissons dissenter le père Jean sur ce terrain brûlant et revenons à nos moutons que je brûle de tondre à coups de dents de *petit Castor* que je suis.

Ne voilà-t-il pas que je viens de recevoir une longue liste de noms traduits, qu'un de mes amis m'adresse. Il n'a pas signé son nom, mais je soupçonne J.-O. G. de M... L'en-tête de cette liste porte pour titre: *Bêtise humaine*. N'est-ce pas plutôt par ces mots: *Bêtise inhumaine* qu'il faudrait qualifier cette nomenclature de noms travestis à l'encontre du bon sens et de la décence? À la lecture de noms pareillement hachés, massacrés, éventrés, étripés, en miettes et retaillés, vous conviendrez, ami J.-O. G., que le qualificatif de *Bêtise inhumaine* doit prévaloir! Je le remercie quand même de sa liste que je transmets aux lecteurs du *Travailleur*: Gervais-Jarvis (*Blemish*); Lamontagne-Mountain (*High and Low*); Lahaie-Lahey (*Fence*); Côté-Hill (*Side Track*); Coulon-Conlon (*Longneck*); Lebrun-Brown (*Arabian*); Faucher-Fogey (*Dark*); Grondin-Grover (*Cleveland*); Lamirante-Emery (*Mirror*); Laliberté-Liberty (*Out of Jail*); Cormier-Gormley; celui-ci je ne lui mets aucun signe, je l'envoie de suite au *vermicelle*; Lacroix-Cross, Gazaille-Geizel, et je ne finis pas la liste, car, vous savez, on se dégoûte de tout, surtout quand la portion est à pleine mesure.

Ce cher ami, de toute évidence, me croyait toujours

plongé corps et âme et aussi nez et yeux, dans la rédaction du *Dictionnaire des Dégénérés néologiques*, des fricasseurs de noms impurs, infects, contournés, difformés, sales et malpropres. Je m'empresse de faire des excuses pour avoir laissé entendre que j'entreprendrais ce travail pour lequel, d'après ce qu'on m'a assuré, je n'aurais pas eu la valeur d'un sou en retour. Néanmoins, laissez-moi vous avouer, cher ami, que, si je renonce à ce travail projeté dans un mouvement d'enthousiasme inconsidéré, j'ai tout de même ruminé toute une petite histoire connue, comme introduction aux peu intéressants sujets à traiter. La voici :

C'était dans un village de la Nouvelle-Angleterre. Un jour, un étranger se présente chez un citoyen de l'endroit et dit :

—Je suis de passage ici et j'ai été commissionné par un ami d'y arrêter saluer, en passant, une connaissance du nom de Fricot. Pouvez-vous m'enseigner où il demeure ?

—Non, monsieur, répondit le citoyen interloqué, je ne le connais point, et je ne me rappelle pas avoir jamais entendu ce nom-là. Voilà vingt-cinq ans que je demeure ici et je n'ai jamais vu ni connu d'individu de ce nom.

—Pourtant, répliqua l'inconnu, la station d'arrêt, la descente, le ruisseau, le pont et cette maison bâtie sur cette éminence, il n'y a pas à s'y tromper... Je suis étonné que l'ami de mon ami ne soit pas plus connu !

Devant l'insistance du visiteur, le citoyen reprit doucement :

—Monsieur, c'est bien tel que je vous l'assure et si vous ne me croyez point, et bien, allez chez mon voisin, M. Ragoût ; il vous dira, lui, que je vous affirme la vérité.

—Bon ! dit le voyageur, réjoui, j'ai dit monsieur Fricot ? j'avais oublié le nom, c'est bien monsieur Ragoût que je cherche. Bonsoir et merci !

Oui ! C'est bien par *Fricot* et *Ragoût* que j'aurais introduit mon dictionnaire et peut-être bourré le tout d'aimables aménités. Mais pour la fin du volume, l'épilogue,

comme on dit, je ne me serais pas cassé la tête à trouver des qualificatifs à tous ces faux frères. Non! Une courte phrase, qui aurait valu des pages, aurait suffi pour qualifier ces *rabougris*:

« Tas de cruchons! »

Un soir, je me rendis chez mon vieil ami Jean Nault. Je le trouvai occupé à lire son journal. En me voyant entrer, il m'invite à m'approcher et me demande :

—As-tu entendu parler de cet accident arrivé ce matin?

—Non.

Alors, reprenant le journal, il se mit à lire ce curieux rapport :

« Un terrible accident est arrivé, ce matin, à la filature X... Un nommé Jollyfox s'est fait prendre un bras entre une courroie et un arbre de couche. Transporté à l'hôpital, on a jugé à propos de faire l'amputation du membre meurtri. M. Jollyfox restera infirme pour le reste de sa vie. »

Nous en étions tous deux estomaqués, quand le père Jean reprit :

—Connais-tu ce Jollyfox?

—Non.

—Et bien, moi, je le connais depuis longtemps, c'est-à-dire que je l'ai connu au Canada. C'est un Canadien français, et son nom est Chalifoux, qu'il a tronqué pour Jollyfox.

—Alors, lui dis-je, ce n'est pas la première fois qu'il se fait amputer quelque chose.

—Pour perdre son nom, il avait déjà perdu la tête, aujourd'hui, il perd un bras; que va-t-il donc perdre à présent?

Nous avons laissé, la veille, le père Jean, ou le vieux du coin, dans une dissertation sur la pénible situation des Canadiens du Vermont où, dans certaines paroisses franco-américaines, on fait enseigner le catéchisme en anglais aux petits Canadiens, où l'on trouve, sur les épitaphes, dans les cimetières, des milliers de noms défigurés, méconnaissables. Nous retrouvons, ce soir, le vieux Jean, rempli de son sujet, en train de raconter une longue et triste histoire sur deux types de cet Etat du Vermont, deux loques, tant au point de vue moral que national. Le père de l'un avait nom Ethier; l'autre, L'Heureux. Eux, les fils, se nommaient *Hickey* et *Happyness*. Toujours accouplés, inséparables, on les désignait sous les noms écourtés de *Hick and Hap*. Arrivés depuis trois ans à M..., ils avaient réappris peu à peu à baragouiner le français, langue qu'ils avaient presque complètement oubliée. Écoutons le père Jean :

« Cette scène se passait dans une épicerie. Les employés y prenaient un malin plaisir. Moi, je la trouvais lourde, sans raison, et pénible à l'extrême. Je travaillais dans ce magasin depuis peu. Un jour arrivèrent deux hommes qui, à première vue, donnaient l'impression d'être sous l'influence de la boisson. Il avait plu toute la matinée; vers dix heures, le soleil s'était montré, pour se cacher de nouveau et, alternativement, des nuages lourds de pluie faisaient place au soleil et à toute la force de ses rayons ardents. Nos deux individus firent leur entrée en rafale, car, dehors, venait de s'abattre un de ces orages qui font s'empresser vers un abri tout passant surpris dans la rue.

« Le patron était absent, et le magasin, vide de clients, à ce moment. L'arrivée des deux amis fut saluée de bruyants hurrahs : « Bonjour père *Hick* ! Bonjour l'autre ! bonjour ! »

« Le père *Hick* était petit, avait une figure sévère, tranquille, encadrée d'abondants cheveux noirs, le nez long, effilé, une petite bouche et des yeux perçants comme des vrilles d'acier.

« L'autre était l'opposé : grand, sec, presque chauve, la figure agitée de petits mouvements nerveux, cherchant à sourire, mais n'arrivant à faire qu'une piètre grimace.

« Hourrah, hourrah !... et la conversation s'engagea, gaie et bruyante de part et d'autre. Le père *Hick* se faisait remarquer par ses réparties joyeuses et sensées.

« Tout-à-coup, une voix, à l'arrière du magasin, se fit entendre : « Père *Hick*, contez-nous donc l'histoire de l'incendie de la rivière Duchesne. »

« A cette demande, les exclamations tapageuses s'arrêtèrent ; il se fit un silence glacial. Le père *Hick* se redressa de toute sa petite taille, se raidit contre un frisson qui agitait son corps de mouvements convulsifs, ses lèvres pâlirent et frémirent, ses yeux se fixèrent dans le vide, semblant ne plus voir personne. Tout un passé de souvenirs tragiques, remplis d'horreur, dans une vision terrible, avait reconquis son être.

« Alors, sans plus tarder, il commença à narrer la guerre de *Papineau* en 1837-38, et le terrible combat de la rivière Duchesne dont il avait été témoin, dans son enfance ; les représailles qui s'ensuivirent, la fuite des habitants, le massacre, et finalement, l'incendie et le pillage des habitations désertées.

« Au fur à mesure que le père *Hick* avançait dans son récit, de grosses larmes, de plus en plus abondantes, s'échappaient de ses yeux. Aux dernières phases du tragique événement survenu dans son jeune âge, alors que sa mère, épouvantée, le tenait blotti dans ses bras, il éclata en sanglots bruyants et en invectives furieuses.

« Après avoir vidé son coeur du trop plein de ses larmes et de sa colère, au souvenir d'un passé qu'il venait de revivre, le calme se fit en lui. Cela dura peu cependant, car, bientôt, le père *Hick* éclata d'un rire strident, aigu, qui semblait vouloir faire diversion à sa tristesse, et qui remplissait de malaise le coeur et l'âme des assistants. D'autres rires éclatèrent alors et le joyeux entrain recommençait lorsque, de nouveau, la voix, en arrière, se fit entendre : « Et vous, père *Hap*, avez-vous trouvé votre épingle ? » Un coup de massue sur la tête du bonhomme n'aurait pas eu plus d'effet. Il s'affaissa sur un banc et, cachant son visage dans ses mains, il se mit à gémir d'une manière pitoyable. C'était là une scène connue déjà des employés du magasin, mais pour moi c'était du triste nouveau. Ah ! pourquoi faire revivre en ces hommes inoffensifs et doux de si fatals souvenirs ? L'histoire du père *Hap* était banale et comme on en voit assez communément dans le cours de la vie.

« Homme robuste, plein de santé, entraîné aux travaux durs et pénibles dès son bas âge, il ne connaissait ni la fatigue ni la souffrance. Une épidémie de fièvre typhoïde s'était déclarée dans la paroisse qu'il habitait. Il en fut atteint, et en peu de temps son état devint désespéré. Il lutta longtemps contre l'étreinte de la mort. Sa robuste constitution et les bons soins de sa femme lui sauvèrent la vie. Cependant, dans sa faiblesse, durant son sommeil, sa femme le surprenait à parler de choses étranges. Enfin, il était en voie de guérison, lorsque sa femme tomba malade à son tour et mourut. Ce coup fut fatal à la raison du père *Hap*. Il ne put assister aux funérailles et, le soir de l'enterrement, malgré sa grande faiblesse, il se leva de son lit. Une idée semblait l'obséder. On le vit fureter dans les tiroirs d'un chiffonnier ; épuisé, se sentant faiblir, il se rejeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil agité.

« Bientôt il se prit à parler tout haut, et dans son délire, il mentionnait sans cesse une épingle qu'on lui aurait volée, et qu'il paraissait vouloir se faire restituer.

« Il s'agissait réellement d'une riche épingle d'or surmontée d'un magnifique diamant, souvenir de sa mère, dont il avait fait don à sa femme, avec l'entente qu'elle serait remise plus tard à sa fille aînée.

« Soit qu'elle fût restée attachée aux habits de la pauvre morte, soit qu'elle eut été emportée par un parent malhonnête, toujours est-il que l'épingle précieuse était disparue. On fit des recherches et, ne la trouvant point, on alla jusqu'à s'en procurer une autre semblable. Le malheureux refusa de l'accepter pour sienne et continua ses lamentations. Sa santé s'améliora cependant, mais il ne fallait pas parler devant lui, ni de sa femme, ni de son épingle, car cela aboutissait toujours à une véritable crise nerveuse.

« On me l'a volée, cette épingle, gémissait-il ce jour-là, mais je la retrouverai, et malheur au ravisseur! »

« Et se levant soudain, il s'en alla vers la porte, toujours pleurant et gesticulant, la menace à la bouche. Le père *Hick* le suivit, puis se retourna et jeta un dernier éclat de rire, en sortant. On les vit traverser la rue et entrer chez l'aubergiste d'en face.

« Ils s'en allaient noyer leurs chagrins dans un verre d'alcool qui chasserait les souvenirs tristes.

« Pauvres hommes, enchaînés au char de la souffrance! Je ne pouvais prendre part aux bruyants adieux lancés par les employés, jusqu'après leur sortie. Je cherchais à comprendre la raison de ces malices injustifiées et cruelles, mais quand j'appris que ces deux détraqués avaient renié le nom de leur père, renié leurs frères de sang, il me fallut en rabattre de la pitié que j'éprouvais à leur égard et je songeais à ces furia français effarants, à ces *Fra-diavalos* italiens redoutables, aux *Mutt and Jeff* américains, insipides et grotesques, et aux *Mike and Pat* irlandais, tapageurs et encombrants.

« Était-il dévolu aux Vermontais, descendants des patriotes de 1837, de nous affubler de *Hick and Hap* pour personnifier cette classe de transfuges idiots, que l'on rencontre ici et là, parmi les nôtres, aujourd'hui? »

VI

Amis lecteurs, je viens aujourd'hui vous causer une surprise. Vous connaissez mon mauvais penchant de grincheux, aimant, comme la mouche du coche, à bourdonner, taquiner, piquer et égratigner celui-ci, celui-là. Eh bien! je viens vous communiquer la grande satisfaction que j'ai éprouvée, le dimanche 8 janvier et qui, pour une fois, m'a rendu joyeux et expansif. Le samedi, trop occupé, je n'avais pas lu mes journaux. Le lendemain, dimanche, après la messe, rien de plus pressé que de sauter sur la *pile*. Je prends le premier qui s'offrait. Et, à tout seigneur tout honneur, c'est le *Travailleur*. Je le lis en entier. Que de satisfaction éprouvée, surtout à l'article de M. Robert Rumilly. Quel grand service rendu que d'aller ainsi porter jusqu'en France cette bonne semence et faire mieux connaître les Canadiens français, de même que le rôle des accapareurs et de persécuteurs de notre race aux Etats-Unis et au Canada. Je n'ai point l'autorité voulue pour faire l'éloge de M. Rumilly, mais je crois que ce dernier s'accommodera de mon désir, si je lui demande de nous revenir souvent et de profiter de toutes les occasions pour faire connaître aux Français l'ardent et grand *amour* que les Irlandais nous portent. Qu'ils aient les sièges d'évêques ou remplissent les fonctions de *policemen*, c'est compris. Mais leur ambition sera-t-elle satisfaite le jour où ils auront installé l'un des leurs comme président à Washington, puis un Pape à Rome? Qui sait s'ils ne voudront pas un

autre président en France? A l'instar de Monte Christo, sortant de son cachot, éventrant le sac de toile et se dépouillant de ses haillons, ils pourront sans doute s'écrier: « The World is ours! » et alors gare aux Canayens et aux autres!

C'est compris, je n'insiste point. M. Rumilly sait ce qu'il a à faire, et moi ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me borner à mon rôle de fureteur et de rongeur comme ci-devant. Chacun son métier et les traîtres seront classés.

De cet article de M. Rumilly, je m'étais attardé, en particulier, sur le paragraphe suivant: « Associations, journaux, clergé canadien-français, et la haute conscience des pères de famille, tous ces efforts ont ranimé la fierté française. On nous a signalé des Franco-Américains qui ont repris le nom à consonance française, abandonné par leur père ou par eux-mêmes. Des Leblanc devenus White redeviennent Leblanc. Des Roy devenus King redeviennent Roy. Les Brodeur devenus Brothers, les Lachance devenus Lucky, Letourneau devenus Blackbird et Beauchamp devenus Fairfield, suivront le mouvement. » N'est-ce pas suffisant pour me rendre joyeux? et, puisqu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un qui se reconnaît que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui ont persévéré, je tiens à saluer d'un formidable bravo ces chers compatriotes qui ont pu, dans des circonstances incontrôlables, avoir pris un biais pénible et inexplicable, mais qui ont eu le courage de revenir au gros bon sens, dès qu'ils s'aperçurent de leur erreur. Si le cœur et l'âme s'étaient endormis, ils se réveillent plus vaillants que jamais ils n'avaient été auparavant.

J'ai une autre raison de me réjouir. Je constate que la plupart des journalistes ont enfourché le cheval de bataille et chacun y va de son article, à sa manière. Pour aujourd'hui, je cueille dans *L'Illustration*, journal publié à Montréal, en date du 14 janvier 1934, l'entrefilet suivant, avec titre et sous-titre: « Accident qui met fin à une car-

rière. Arthur Pelky fut impuissant après avoir involontairement causé la mort de McCarthy. »

(Par Louis-A. Larivée)

« Après que Jack Johnson eut enlevé le championnat du monde à Tommy Burns, le 25 décembre 1908, la race blanche n'aspira plus qu'à trouver un homme pour se venger. Naturellement tous les jeunes physiquement doués entrevoyaient la possibilité du championnat du monde et il poussait des boxeurs partout. La fièvre de la boxe avait envahi tous les grands centres et le Massachusetts, le berceau de la boxe aux Etats-Unis, était à former un espoir blanc qui n'était autre qu'un pur Canadien portant le nom d'André-Arthur Pelletier. Quelques années plus tôt sa famille était allée s'établir dans la Nouvelle-Angleterre et là notre compatriote devint Arthur Pelky, histoire d'aider les « Yankees » à mieux prononcer son nom, comme ce fut probablement le cas pour les Trudeau, qui sont devenus des *Waterhole* et Noël Thibodeau, devenu *Christmas Smalloback*. »

Puis l'auteur, continuant son article, parle des exploits du pugiliste Pelky, de ses succès, de ses revers, de ses défaites successives, et en dernier lieu, de la fin piteuse de sa carrière dans l'Ouest américain.

Moi, je préférerais toujours lire les succès d'un Lajoie à la balle au champ; d'un Lajoie au nom canadien, qui, par son jeu brillant, excitait l'admiration et provoquait les applaudissements des étrangers et surtout de ses compatriotes canadiens français. Moi, je préfère lire les exploits héroïques d'un Charette qui, avec ses compagnons, allait couler le *Merrimack* à l'entrée du pont de Santiago de Cuba et qui, par ce coup d'audace, mettait la flotte espagnole dans l'impossibilité de nuire aux manoeuvres de l'armée américaine. Les vieux se rappellent encore l'enthousiasme délirant de la nation américaine toute entière,

quand elle apprit cette glorieuse action. On a déjà souligné avec éclat d'autres noms à consonance française: les Montferrand, les Louis Cyr, les Descarrie. Leur nom français n'a jamais projeté d'ombre sur leur réputation de vaillants et robustes citoyens. Il y a aussi Eugène Trembley qui a semé la terreur chez l'adversaire, partout où il a passé; il personnifiait la vigueur, la force, l'endurance de ses compatriotes. Mais ne venez jamais me présenter ces *Battling*, ces *Kid*, bouche-trous qui se cachent sous des noms d'emprunt, parce que, semble-t-il, ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes; il suppurent d'avance la défaite. Vive les nôtres toujours, en tout lieu, pourvu qu'ils portent haut et fier leur nom canadien français!
